

ESTHER

TRAGÉDIE tirée de l'écriture sainte.

Jean RACINE (1639-1699)

Jean-Baptiste MOREAU (1656?-1733) (musique)

1689

Texte établi par Paul FIEVRE, Mai 2002, revu novembre 2016

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mai 2020. Pour
une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

ESTHER

TRAGÉDIE tirée de l'écriture sainte.

[par Jean Racine]

À Paris, Chez Denys Thierry, rue Saint Jacques, devant la rue
du Plâtre, à la ville de Paris

M. DC. LXXXIX. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

Préface

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant ; on leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par coeur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes, et cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet ; d'autant plus qu'il me sembla que sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait, à mon avis, une espèce de sacrilège, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avait donné, j'exécutais en quelque sorte un dessein qui m'avait souvent passé dans l'esprit, qui était de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur

que les païens employaient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

À dire vrai, je ne pensais guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison. De sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour ; le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvais emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus ; car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paraissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevaient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servaient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on voulait rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très belle. Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui avaient tant fait de vœux

à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étaient si, ce péril étant passé, elles lui en avaient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auraient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait signalé qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoin ceux de Marie, soeur de Moïse, de Débora et de Judith, et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

Noms des personnages

ASSUERUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, israélite de la suite d'Esther.
GARDESdu roi Assuérus
CHOEURde jeunes filles israélites
LA PITIÉ

La scène est à Suse dans le palais d'Assuérus.

Nota : Le texte est celui de l'édition 1697. Aucune variante n'est identifiée.

PROLOGUE

LA PIÉTÉ fait le Prologue.

LA PIÉTÉ, [seule].

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité.
L'innocence s'y plaît ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieus d'asile plus fidèle.
5 Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son coeur la semence féconde
Des vertus, dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux
10 A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui, qui rassembla ces colombes timides
Éparses en cent lieux, sans secours, et sans guides.
Pour elles à sa porte élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
15 Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire.
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris.
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangère.
20 Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zèle, qui pour toi l'enflamme et le dévore,
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
25 Tu le vois tous les jours devant toi prosterné
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois
30 S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.
La Discorde en fureur frémit de toutes parts.
Tout semble abandonner tes sacrés étendards,
35 Et l'Enfer couvrant tout de ses vapeurs funèbres
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi ;
Et bravant du démon l'impuissant artifice,

"Ce lieu" est la maison de Saint-Cyr
créée par Madame de Maintenon où a
lieu la représentation.

40 De la religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cause ; et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras, qui combattait pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
45 Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil.
Ils viennent se briser contre le même écueil.
Déjà rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
50 Qui sait combattre, plaire, obéir, commander ;
Un fils, qui comme lui suivi de la victoire,
Semble à gagner son coeur borner toute sa gloire ;
Un fils à tous ses voeux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
55 Pareil à ces esprits que ta Justice envoie,
Quand son roi lui dit : « Pars », il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.
Mais tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
60 Vous, qui goûtez ici des délices si pures,
S'il permet à son coeur un moment de repos,
À vos jeux innocents appelez ce héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.
65 Et vous, qui vous plaisez aux folles passions,
Qu'allument dans vos coeurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité.
70 Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Esther, Élise

Le théâtre représente l'appartement d'Esther.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise ? Ô jour trois fois heureux !
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux ;
Toi, qui de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue ;
75 Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire ?
80 Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée
Du reste des humains je vivais séparée,
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin ;
85 « C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse,
Lève-toi, m'a-t-il dit ; prends ton chemin vers Suse.
Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
90 Sion ; le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »
Il dit. Et moi de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
95 Ô spectacle ! Ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
100 Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

Suse : Ville et capitale de l'empire Perse, actuellement en Iran proche de la frontière avec l'Irak. La stèle du code d'Hammurabi a été découverte sur le site.

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
 De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
 Lorsque le roi contre elle enflammé de dépit
 La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
 105 Mais il ne put sitôt en bannir la pensée.
 Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
 Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
 110 Les filles de l'Égypte à Suse comparurent.
 Celles mêmes du Parthe, et du Scythe indompté
 Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
 On m'élevait alors solitaire, et cachée,
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
 115 Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
 La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours.
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
 Me tint lieu, chère Élise, et de père, et de mère.
 Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
 120 Il me tira du sein de mon obscurité,
 Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
 Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
 À ses desseins secrets tremblante j'obéis.
 Je vins. Mais je cachai ma race et mon pays.
 125 Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales,
 Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
 Qui toutes disputant un si grand intérêt,
 Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?
 Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages.
 130 L'une d'un sang fameux vantait les avantages.
 L'autre, pour se parer de superbes atours,
 Des plus adroites mains empruntait le secours.
 Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
 De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
 135 Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
 Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
 Dieu tient le coeur des rois entre ses mains puissantes.
 Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
 Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
 140 De mes faibles attraits le roi parut frappé.
 Il m'observa longtemps dans un sombre silence.
 Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
 Dans ce temps-là sans doute agissait sur son coeur.
 Enfin avec des yeux où régnait la douceur,
 145 "Soyez reine", dit-il ; et dès ce moment même
 De sa main sur mon front posa son diadème.
 Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
 Il combla de présents tous les grands de sa cour,
 Et même ses bienfaits dans toutes ses provinces
 150 Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
 Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
 Quelle était en secret ma honte, et mes chagrins !
 "Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise.
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise.

155 Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées ! "

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER.

160 Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.
Celui par qui le ciel règle ma destinée,
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée ? Hé peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
165 Absent je le consulte. Et ses réponses sages
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages.
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà par ses secrets avis
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
170 Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
175 Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins.
Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
180 Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

SCÈNE II.

Esther, Élise, Le Choeur.

UNE DES ISRAÉLITES, chante derrière le théâtre.

185 Ma soeur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnais les agréables sons.
C'est la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes soeurs, obéissons.
La reine nous appelle,
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

**TOUT LE CHOEUR, entrant sur la scène par
plusieurs endroits différents.**

190 La reine nous appelle,
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel ! Quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
195 Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens.
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques.

ESTHER.

200 Mes filles, chantez-nous quelque'un de ces cantiques,
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE, seule, chante.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'univers admirait ta splendeur.
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
205 Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
210 Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHOEUR

Ô rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
215 Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE, seule.

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faites ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHOEUR

220 Ô rives du Jourdain ! Ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

SCÈNE III.

Esther, Mardochée, Élise, Le Choeur.

Le choeur se retire vers le fond du théâtre.

ESTHER.

225 Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ? Mardochée ? Ô mon père, est-ce vous ?
Un ange du Seigneur sous son aile sacrée
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée ?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
230 Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

Ô Reine infortunée !
Ô d'un peuple innocent barbare destinée !
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

235 Juste ciel ! Tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
240 Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit,
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
245 Ses ordres sont donnés, et dans tous ses États
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux ! éclairerez-vous cet horrible carnage ?
Le fer ne connaîtra ni le sexe, ni l'âge.
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours,

250 Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

Ô Dieu ! Qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES

Ciel ! Qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
255 En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères.
Il faut les secourir. Mais les heures sont chères.
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
260 Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas ! Ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois ?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible.
265 Et la mort est le prix de tout audacieux,
Qui sans être appelé se présente à leurs yeux,
Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
270 Ni le rang, ni le sexe. Et le crime est égal.
Moi-même sur son trône à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise.
Et sans le prévenir, il faut pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

275 Quoi ! Lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je, votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang, dont vous êtes issue ?
280 N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsque au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
285 Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom, et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël, voilà le vrai partage.
Trop heureuse, pour lui de hasarder vos jours !
290 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
295 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
300 Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
305 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,
310 À prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain quand le soleil rallumera le jour,
315 Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

SCÈNE IV.

Esther, Élise, Le Choeur.

ESTHER.

Ô mon souverain Roi !
Me voici donc tremblante, et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,
320 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
325 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux, et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
330 Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
335 Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles ?
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
340 Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits,
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
345 Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
350 Seule, et dans le secret je le foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
355 Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion, qui ne te connaît pas.
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
360 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis.
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V.

Le Choeur.

Toute cette scène est chantée.

UNE ISRAËLITE, seule.

Pleurons, et gémissons, mes fidèles compagnes.
À nos sanglots donnons un libre cours.
365 Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
Ô mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les cieux
370 Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.

Ô mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAËLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux,
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHOEUR.

375 Ô mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAËLITE.

Faibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHOEUR.

Ô mortelles alarmes !

UNE DES ISRAÉLITES.

380 Arrachons, déchirons tous ces vains ornements,
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête,
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR

385 Arrachons, déchirons tous ces vains ornements,
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards ;
Et la soeur, et le frère ;
Et la fille, et la mère ;
390 Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés ! que de membres épars,
Privés de sépulture !
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

395 Hélas ! Si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclorre.
Je tomberai comme une fleur,
Qui n'a vu qu'une aurore.
400 Hélas ! Si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
405 Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHOEUR

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, seule.

410 Hé quoi ! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantait la puissance ?

UNE AUTRE

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux ;
Frémissez, peuples de la terre ;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
415 Est le seul qui commande aux cieus.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHOEUR

420 Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES

Ô Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumière environne !
425 Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES

Dieu ! qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges.

TOUT LE CHOEUR

430 Tu vois nos pressants dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, seule.

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
435 Que les méchants apprennent aujourd'hui
À craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre, et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHOEUR

440 Tu vois nos pressants dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Aman, Hydaspes.

Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

AMAN.

Hé quoi ? Lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

445 Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi,
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Partout ailleurs on pourrait nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
450 Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le roi d'un noir chagrin paraît enveloppé.
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
455 Pendant que tout gardait un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre était dans ses discours.
Il s'est plaint d'un péril qui menaçait ses jours.
Il parlait d'ennemi, de ravisseur farouche,
460 Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres,
465 Où les faits de son règne avec soin amassés,
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés.
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance.
Le roi que j'ai laissé plus calme dans son lit,
470 D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus,
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

475 Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux.
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite ?
480 Votre âme en m'écoutant paraît tout interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis,
Hai, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable ?

HYDASPE.

485 Hé ! Qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ? Tous les jours un homme... un vil esclave,
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État, et du roi ?

AMAN.

490 Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? Ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur ! d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

495 L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques

Tout révère à genoux les glorieuses marques.
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés,
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui fièrement assis, et la tête immobile,
500 Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiège la porte.
À quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
505 Son visage odieux m'afflige, et me poursuit ;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière.
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle. Mais son oeil
510 Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe :
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

HYDASPE.

515 Seigneur, vous le savez, son avis salulaire
Découvert de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promet alors de le récompenser.
Le roi depuis ce temps paraît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
520 J'ai su de mon destin corriger l'injustice.
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire, où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
525 Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant, des mortels aveuglement fatal !
De cet amas d'honneurs, la douceur passagère
Fait sur mon coeur à peine une atteinte légère.
Mais Mardochée assis aux portes du palais,
530 Dans ce coeur malheureux enfonce mille traits :
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

535 Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui, qui devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime.
540 La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisses ;

Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice ;
 545 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
 Il fut des Juifs. Il fut une insolente race.
 Répandus sur la terre, ils en couvraient la face.
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
 550 Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang amalécite,
 Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que descendu de ce sang malheureux,
 Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
 555 Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
 Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
 Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
 Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
 Mon âme à ma grandeur tout entière attachée,
 560 Des intérêts du sang est faiblement touchée.
 Mardochée est coupable, et que faut-il de plus ?
 Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus.
 J'inventai des couleurs. J'armai la calomnie.
 J'intéressai sa gloire, il trembla pour sa vie.
 565 Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
 Leur dieu même ennemi de tous les autres dieux.
 Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
 Et d'un culte profane infecte votre empire ?
 Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
 570 Du reste des humains ils semblent divisés,
 N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
 Et détestés partout, détestent tous les hommes.
 Prévenez, punissez leurs insolents efforts.
 De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.
 575 Je dis, et l'on me crut. Le roi dès l'heure même
 Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
 Assure, me dit-il, le repos de ton roi.
 Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi.
 Toute la nation fut ainsi condamnée.
 580 Du carnage avec lui je réglai la journée.
 Mais de ce traître enfin le trépas différé,
 Fait trop souffrir mon coeur de son sang altéré.
 Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
 Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

585 Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
 Dites au roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
 Tu connais comme moi ce prince inexorable.
 Tu sais combien terrible en ses soudains transports,
 590 De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
 Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile.

Amalécite : Peuple ennemi des Hébreux.

Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument.

AMAN.

595 J'entends du bruit, je sors. Toi, si le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II.

Assuerus, Hydaspes, Asaph, Suite d'Assuerus.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinaient leur roi ?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

Assuerus, Asaph.

ASSUÉRUS, assis sur son trône.

Je veux bien l'avouer. De ce couple perfide
600 J'avais presque oublié l'attentat parricide.
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie.
605 Mais ce sujet zélé, qui d'un oeil si subtil
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu ?

ASAPH.

610 On lui promet beaucoup, c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

Ô d'un si grand service oublié trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
615 L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe.
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe.
Et de tant de mortels à toute heure empressés
À nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point, qui touchés d'un vrai zèle,
620 Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,

Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! Que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnaissance.
625 Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi ?
Ce mortel, qui montra tant de zèle pour moi,
Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire ?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

630 Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous, ni de sa destinée,
Il y traîne, Seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

ASAPH.

635 Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays ?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

640 Il est donc Juif ? Ô ciel ! sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'allait être ravie,
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants ?
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans ?
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà, quelqu'un !

L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
670 Je voudrais donc, Seigneur, que ce mortel heureux
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené,
675 Que pour comble de gloire, et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier ;
Et lui-même marchant en habits magnifiques,
680 Criât à haute voix dans les places publiques :
Mortels, prosternez-vous. C'est ainsi que le roi
Honore le mérite, et couronne la foi.

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
685 Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée.
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.
690 Ordonne son triomphe, et marche devant lui.
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN.

Dieux !

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS, seul.

Le prix est sans doute inouï.
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.
695 Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
700 Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes...

SCÈNE VII.

Assuerus, Esther, Élise, Thamar, Partie du Choeur.

Esther entre, s'appuyant sur Élise ; quatre Israélites soutiennent sa robe.

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas ?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes. C'est vous, Esther ? Quoi sans être attendue ?

ESTHER.

705 Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs.

Elle tombe évanouie.

ASSUÉRUS.

Dieux puissants ! Quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez. Le sceptre d'or, que vous tend cette main,
710 Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connaissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

715 Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte.
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi.
Sur ce trône sacré, qu'environne la foudre,
720 J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendrait les éclairs qui partaient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle...

ASSUÉRUS.

725 Ô Soleil ! ô flambeaux de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous presse,

Du coeur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
730 Faut-il de mes États vous donner la moitié ?

ESTHER.

Hé ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit, et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son coeur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

735 Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
À leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
740 Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits !
Tout respire en Esther l'innocence, et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
745 Que dis-je ? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux.
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat, qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
750 Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent ?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez. De vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

755 Ô bonté, qui m'assure, autant qu'elle m'honore !
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur, ou ma félicité,
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
760 Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table
765 Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

770 Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.

À ceux de sa suite.

Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse entendre,
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

HYDASPE.

Les savants Chaldéens par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

775 Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi quelque ennemi perfide.

ESTHER.

780 Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
À l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE VIII.

Élise, Partie du Choeur.

Cette scène est partie déclamée sans chant, et partie chantée.

ÉLISE.

Que vous semble, mes soeurs, de l'état où nous sommes ?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter ?
785 Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les oeuvres vont éclater ?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'oeil était ébloui.

UNE AUTRE.

790 Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE DES ISRAÉLITES, chante.

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
795 Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son coeur
Cet esprit de douceur.

LE CHOEUR, chante.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son coeur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAËLITE, chante.

Tel qu'un ruisseau docile
800 Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile ;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le coeur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

805 Ah ! Que je crains, mes soeurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE DES ISRAËLITES.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

810 Aux feux inanimés dont se parent les cieus,
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHOEUR, chante.

Malheureux ! Vous quittez le maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAËLITE, chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
815 Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAËLITES.

820 Parlons plus bas, mes soeurs. Ciel ! Si quelque infidèle
Écoutant nos discours nous allait déceler !

ÉLISE.

Quoi ! Fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler ?
Hé ! Si l'impie Aman dans sa main homicide
825 Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
À blasphémer le nom du Tout-Puissant
Voulaît forcer votre bouche timide ?

UNE AUTRE ISRAELITE.

Peut-être Assuérus frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
830 Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère soeur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAËLITE.

Moi ! Je pourrais trahir le Dieu que j'aime ?
J'adorerais un dieu sans force, et sans vertu,
835 Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même ?

LE CHOEUR, chante.

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent,
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
840 Soient à jamais détruits et confondus.

UNE ISRAËLITE, chante.

Que ma bouche, et mon coeur, et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
845 Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon coeur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admiraï jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAËLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

850 Tous ses jours paraissent charmants.
L'or éclate en ses vêtements.
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements.
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments.
855 Son coeur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAËLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité :
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Tout ce reste est chanté.

LE CHOEUR.

860 Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAËLITE, seule.

865 Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE, seule.

870 Le bonheur de l'impie est toujours agité.
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité,
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, avec une autre.

875 Ô douce paix !
Ô lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le coeur épris de tes attraits !
Ô douce paix !
Ô lumière éternelle !
Heureux le coeur, qui ne te perd jamais !

LE CHOEUR.

880 Ô douce paix !
Ô lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Ô douce paix !
Heureux le coeur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, seule.

885 Nulle paix pour l'impie. Il la cherche : elle fuit ;
Et le calme en son coeur ne trouve point de place.
Le glaive au-dehors le poursuit.
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

890 La gloire des méchants en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHOEUR.

Ô douce paix !
Heureux le coeur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, sans chanter.

895 Mes soeurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle, allons rejoindre notre reine.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Aman, Zarès.

Le théâtre représente les jardins d'Esther et un des côtés du salon où se fait le festin.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
900 Au nom du sacré noeud qui me lie avec vous,
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la reine invité,
905 Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
910 Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il est des contretemps qu'il faut qu'un sage essuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

Ô douleur ! ô supplice affreux à la pensée !
915 Ô honte, qui jamais ne peut être effacée !
Un exécration Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains ?
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire ;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
920 Le traître ! Il insultait à ma confusion.
Et tout le peuple même avec dérision,
Observant la rougeur qui couvrait mon visage,
De ma chute certaine en tirait le présage.
Roi cruel ! Ce sont là les jeux où tu te plais.
925 Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention ?
Il croit récompenser une bonne action.
930 Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner au contraire,
Qu'il en ait si longtemps différé le salaire ?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'empire.
935 Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un coeur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence ;
940 Que pour lui des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction.
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée ?

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?
945 Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre-nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même ?
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
950 Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre ;
955 Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la Fortune est prête à vous quitter.
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
960 Où tendez-vous plus haut ? Je frémis quand je vois
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi.
La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés,
965 Où vos aïeux errants jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
970 Vous pouvez du départ me laisser la conduite.
Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente sur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible et la plus orageuse
975 Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher.

C'est Hydaspé.

SCÈNE II.

Aman, Zarès, Hydaspé.

HYDASPE.

Seigneur, je courais vous chercher.
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

AMAN.

980 Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

À la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi, toujours de ce Juif l'image vous désole ?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur ?
985 Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur ?
On a payé le zèle, on punira le crime,
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

990 Croirai-je le bonheur, que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse.
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
995 N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux.
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès longtemps les endure ;
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
1000 Ah ! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.
Élise, Le Choeur.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même et j'en frémis, ma soeur.

LA PREMIÈRE.

1005 Mon coeur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on en le voyant ne le connaître pas ?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

1010 On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie.
Mais en nous regardant, mes soeurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie,
1015 Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !
Je le vois, mes soeurs, je le vois.
À la table d'Esther l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

1020 Ministres du festin, de grâce dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LE SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables.

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.
1025 Chères soeurs, suspendez la douleur qui vous presse,
Chantons, on nous l'ordonne. Et que puissent nos chants
Du coeur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David par ses accords touchants
Calmaît d'un roi jaloux la sauvage tristesse.

UNE ISRAËLITE.

Tout le reste de cette scène est chanté.

1030 Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! Heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHOEUR.

1035 Ô repos ! Ô tranquillité !
Ô d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle,
La justice, et la vérité !

*Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule
et par tout le chœur.*

UNE ISRAËLITE.

0

Rois, chassez la calomnie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vengeance est dans son coeur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin.
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAËLITE, seule.

1055 D'un souffle l'aiglon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
1060 Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un roi sage, et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémissé,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

1065 La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAËLITE, seule.

Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles
1070 De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles
1075 De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière.
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière.
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.
1080 Que de ton bras la force les renverse.
Que de ton nom la terreur les disperse.
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfants une troupe inutile.
Et si par un chemin il entre en tes États,
1085 Qu'il en sorte par plus de mille.

SCÈNE IV.

Assuerus, Esther, Aman, Élise, Le Choeur.

ASSUÉRUS, à Esther.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor ?
1090 Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés ;
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
1095 Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie ;

Elle se jette aux pieds du roi.

1100 J'ose vous implorer et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, la relevant.

À périr ? Vous ? Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN, tout bas.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

AMAN.

1105 Ah, dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! De quel coup me percez-vous le coeur ?
Vous la fille d'un Juif ? Hé quoi ? Tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence, et la sagesse même,
Que je croyais du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure aurait puisé ses jours ?
1110 Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière.
Mais je demande au moins que pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler ;
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

Ô Dieu ! confonds l'audace et l'imposture.
1115 Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
1120 Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom. Le monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
1125 Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser.
Roi, peuples en un jour tout se vit disperser.
1130 Sous les Assyriens, leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais pour punir enfin nos maîtres à leur tour,

Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
1135 Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts, et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
1140 Cyrus par lui vainqueur publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois, et nos fêtes divines ;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais de ce roi si sage, héritier insensé,
1145 Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux ?
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
1150 Disions-nous ; un roi règne, ami de l'innocence. »
Partout du nouveau prince on vantait la clémence.
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
1155 Et du bonheur public la source empoisonnée ?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté,
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire...

AMAN.

De votre gloire ? Moi ? Ciel ! le pourriez-vous croire ?
1160 Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre dieu...

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui. C'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
1165 Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable,
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Partout l'affreux signal en même temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
1170 On verra sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et dans ce palais même en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
1175 Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vu marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
1180 À leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,

Scythes : La Bible fait descendre les Scythes de Magog, fils de Japhet. Établis d'abord sur l'Arxa, et l'Iaxarte, ils étendirent au loin leurs conquêtes, soumièrent une partie de l'Europe et de l'Asie, tinrent pendant 28 ans l'Asie Mineure sous leur joug (634-596), et pénétrèrent jusqu'en Égypte. Les plus grands conquérants Cyrus, Darius Ier, Alexandre, tentèrent en vain de les dompter.

Parthes : Empire et peuple qui recouvrait l'actuel l'Iran, l'Irak et la côte sud du Golfe Persique jusqu'au Qatar.

De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien.
1185 Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
1190 Hélas ! Ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère. Il descend, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi,
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
1195 Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman, pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs, et contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.
1200 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré.
À la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécration,
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
1205 Couvert de votre pourpre y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme ?
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer.
Un moment sans témoins cherchons à respirer.

Le roi s'éloigne.

1210 Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.

UNE ISRAËLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre.

SCÈNE V.
Esther, Aman, Le Choeur.

AMAN, à Esther.

D'un juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du ciel la puissance suprême,
1215 En les perdant j'ai cru vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
1220 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés :
Parlez. Vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
1225 Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger tient déjà sa balance.
Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

1230 Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
C'en est fait. Mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.

Il se jette à ses pieds.

1235 Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCÈNE VI.

Assuerus, Esther, Aman, Élise, Gardes, Le Choeur.

ASSUÉRUS.

Quoi ? Le traître sur vous porte ses mains hardies ?
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
1240 Et son trouble appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée.
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les cieus,
1245 De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

Aman est emmené par les gardes.

SCÈNE VII.

Assuerus, Esther, Mardochée, Élise, Le Choeur.

ASSUÉRUS, continue en s'adressant à Mardochée.

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
1250 Je te donne d'Aman les biens, et la puissance.
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis.
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
À l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
1255 Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités.
Que vos heureux enfants dans leurs solennités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCÈNE VIII.

**Assuerus, Esther, Mardochée, Asaph, Élise,
Le Choeur.**

ASSUÉRUS.

1260 Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours.
1265 Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons par des ordres contraires
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

Ô Dieu ! Par quelle route inconnue aux mortels,
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !

SCÈNE DERNIÈRE.

Le Choeur.

TOUT LE CHOEUR

1270 Dieu fait triompher l'innocence,
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAËLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre.
1275 Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre.
L'homme superbe est renversé.
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
1280 Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
1285 Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pièges de l'artifice.
Un coeur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice,
1290 Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHOEUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAËLITE, seule.

De l'amour de son Dieu son coeur s'est embrasé.
1295 Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé.
Elle a parlé, le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAËLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

1300 Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son coeur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX, ensemble.

1305 Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAËLITE, seule.

Ton Dieu n'est plus irrité.
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
1310 Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.

1315 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
1320 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE, seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE, seule.

1325 Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.
1330 Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend, et revient habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

1335 Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un coeur.
1340 Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connaît la douceur !

UNE AUTRE

Il s'apaise, il pardonne.
Du coeur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
1345 Il excuse notre faiblesse.
À nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! Qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

1350 Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS ENSEMBLE

Ah ! Qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHOEUR

Que son nom soit béni. Que son nom soit chanté.
Que l'on célèbre ses ouvrages,
1355 Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité.

FIN

Privilège du Roi.

Louis par la grâce de Dieu roi de France. À nos armées et féaux conseillers, les gens tenant nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre Hôtel, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs lieutenants civils, et autres nos justiciers, et officiers qu'il appartiendra ; SALUT : nos chères et bien aimées les Dames de la Communauté de Saint-Louis, Nous ont fait remontrer que notre cher et bien aimé le sieur Racine, ayant à leur prière, et pour l'édification et instruction des jeunes demoiselles confiées à leur conduite, composé un ouvrage de poésie intitulé, "Esther, tiré de l'Écriture Sainte", et propre à être récité, et à être chanté : elles ont considéré que cet ouvrage pourrait aussi servir à l'édification de plusieurs personnes de piété, et être principalement utile à plusieurs communautés et maisons religieuses, où l'on a pareillement soin d'élever la jeunesse et de la former aux bonnes moeurs : c'est pourquoi elles désireraient de le donner au public ; ce que ne pouvant faire sans avoir nos lettres de permission, elles nous ont très humblement fait supplier de le leur vouloir accorder. À ces causes, sachant l'utilité que le public en pourra recevoir, et ayant vu nous-mêmes plusieurs représentations dudit ouvrage, nous avons été satisfait, nous avons aux Dames de ladite communauté de Saint Louis permis et accordé, permettons et accordons par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrage tant les paroles que la musique, par tel libraire et imprimeur qu'il leur plaira, en tout ou en partie, en tel volume, marge, et caractère, et autant de fois que bon leur semblera, pendant le temps de quinze années consécutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer ; et de la faire vendre et distribuer par tout notre royaume : faisant défense à tous libraires, imprimeurs, et autres d'imprimer, faire imprimer, vendre et distribuer ledit ouvrage sous quelque prétexte que ce soit, même d'impression étrangère, sans le consentement des dites Dames ou de leurs ayant cause, sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, et l'autre aux dites Dames, ou leurs ayant causes, et de tous dépens, dommages et intérêts. Avec pareilles défenses à tous acteurs, et autres montants sur les théâtres publics, d'y présenter ni chanter ledit ouvrage, sou les mêmes peines. À la charge d'en mettre deux exemplaires en notre bibliothèque publique ; un dans le Cabinet des Livres de notre château du Louvre, et un en celle de notre très cher et féal chevalier, Chancelier de France, le Sieur Boucherat ; de faire imprimer le dit livre dans notre royaume, et non ailleurs, en beau caractère et papier suivant ce qui est porté par les règlements des années 1618 et 1686. Et de faire enregistrer les présentes ès Registres de la Communauté des Libraire et Imprimeurs de notre bonne Ville de Paris. Le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles, nous vous mandons et

enjoignons de faire jouir des dites Dames, et leurs ayant causes, pleinement, et paisiblement ; cessant et faisant cesser tous troubles et empêchements au contraire, ou un extrait des présentes, elles soient tenues pour bien et dûment signifiées, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers et secrétaires, foi soit ajouté comme à l'original. Commandons au premier notre huissier, ou sergent de faire pour l'exécution des présentes, toutes significations, défenses, saisies, et autres actes requis et nécessaires, sans demander autre permission : car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le 3ème jour de Février, l'an de grâce 1689 et de notre règne le quarante sixième. Signé par le roi en son conseil. BOUCHER : et scellé.

Registré sur le livre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, le 18 février 1689, suivant l'arrêt du parlement du 8 avril 1653, celui du conseil privé du roi, du 27 février 1663. Et de l'Edit de Sa Majesté donné à Versailles au mois d'aôut 1686. Le présent enregistrement fait à la charge que le débit dudit livre se fera par un imprimeur ou libraire. Signé J.B. COIGNARD, syndic.

Les Dames de la communauté de Saint Louis, ont cédé leur droit de privilège à Denys Thierry, imprimeur, marchand libraire, et juge consul à Paris.

Ledit Thierry a fait part du dit privilège à Claude Barbin.

[non mentionné, estimé en 1689.]

À Paris, Chez Denys Thierry, rue Saint Jacques, devant la rue du Plâtre, à la ville de Paris

ANNEXES

Liste des oeuvres théâtrales de Jean Racine

Le corpus théâtral de Jean Racine se compose de douze pièces : onze tragédies et une comédie. Cette production se partage dans le temps en deux parties : la première et principale se situe entre les débuts avec "La Thébaïde" (1664) et la polémique de "Phèdre" (1677), la seconde concerne les deux tragédies religieuses d'Esther (1689) et d'Athalie (1691) commandées par Mme de Maintenon. Les deux premières tragédies ont été représentées par le troupe de Molière au théâtre du Palais-Royal puis Racine confia ses pièces à la troupe de l'Hôtel de Bourgogne et se brouilla avec Molière. Son unique comédie fut représentée à l'Hôtel Guénégaud et ses dernières tragédies au Collège de Saint-Cyr jouées par les pensionnaires devant Louis XIV. Les sujets des tragédies sont tirés de la mythologie grecque (La Thébaïde, Andromaque, Iphigénie, Phèdre), de l'histoire antique grecque (Alexandre) ou romaine (Britannicus, Bérénice, Mithridate), ou de l'histoire récente proche-orientale (Bajazet). Esther et Athalie sont inspirées des livres éponymes de la Bible. La comédie des Plaideurs ironise sur la justice de son temps.

La Thébaïde ou les frères ennemis (1664), représentée pour le première fois le 20 juin 1664 au Théâtre du Palais-Royal

Alexandre le Grand (1665), représentée pour le première fois le 4 décembre 1665 au Théâtre du Palais Royal.

Andromaque (1667), représentée pour le première fois le 17 novembre 1667 à l'Hôtel de Bourgogne.

Les Plaideurs (1668), représentée pour le première fois le 28 mai à l'Hôtel Guénégaud.

Britannicus (1669), représentée pour le première fois le 13 décembre 1669 à l'Hôtel de Bourgogne.

Bérénice (1670), représentée pour le première fois le à l'Hôtel de Bourgogne.

Mithridate (1673), représentée pour le première fois le à l'Hôtel de Bourgogne.

Bajazet (1672), représentée pour le première fois le 1er janvier 1672 à l'Hôtel de Bourgogne.

Iphigénie, représentée pour le première fois le 18 août 1674 à l'Hôtel de Bourgogne.

Phèdre (1677), représentée pour le première fois le 1er janvier 1677 à l'Hôtel de Bourgogne.

Esther, représentée pour le première fois le 26 janvier 1689 au Collège de Saint-Cyr.

Athalie, représentée pour le première fois le 17 novembre 1691 au Collège de Saint-Cyr.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].